

La vie littéraire au pays de Jack Kerouac

Pierre Anctil

Numéro 61, printemps 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

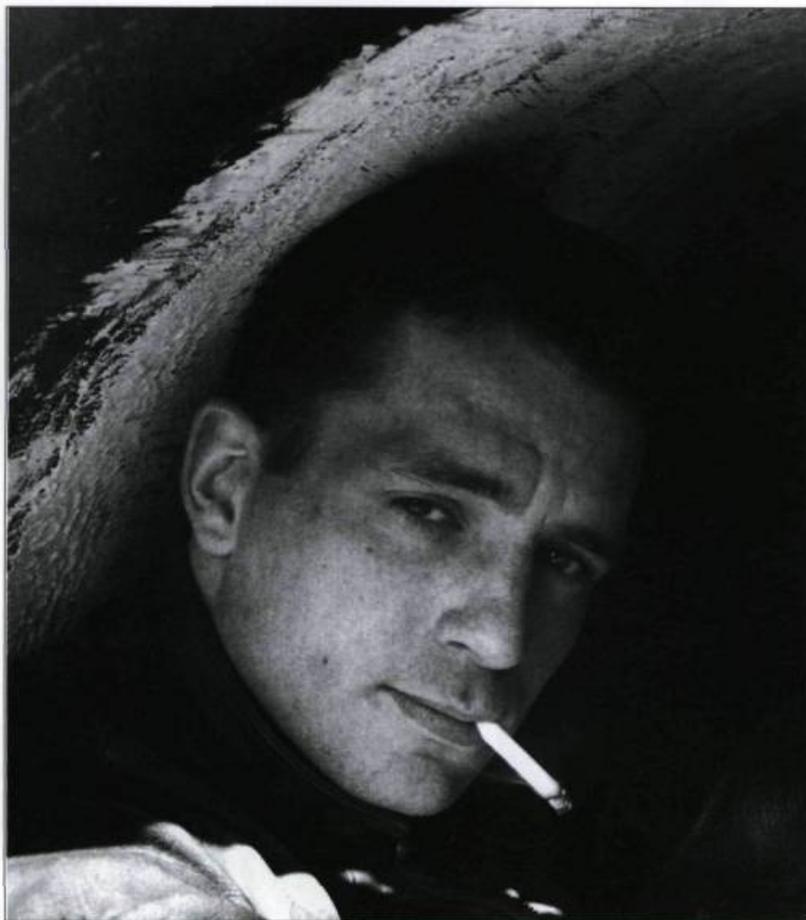
Anctil, P. (2000). La vie littéraire au pays de Jack Kerouac. *Cap-aux-Diamants*, (61), 38-42.

Jack Kerouac On the road

La vie littéraire au pays de Jack Kerouac

PAR PIERRE ANCTIL

L'apparition, dès le début du XIX^e siècle, dans certains États de la Nouvelle-Angleterre, d'appareils de production industrielle à grande échelle et hautement mécanisés, créa un appel de main-d'œuvre qui à son tour donna naissance à un important courant migratoire franco-américain.



Jack Kerouac est né le 12 mars 1922 à Lowell, Mass. et il est décédé le 21 octobre 1959 à St. Petersburg, Floride. Il est considéré comme l'un des écrivains américains les plus importants du XX^e siècle. Photographie Wilbur T. Pippin, 1949. (Collection privée).

Arrivèrent ainsi en très grand nombre après 1860, dans des villes d'un type nouveau, une masse de Canadiens français qui pour la plupart avaient connu jusque-là un modèle de société rurale d'un tout autre ordre. Les grandes inventions technologiques, qui permirent pour la première fois la production de tissus, de vêtements, de souliers ou de cigarettes sur une vaste échelle, allaient aussi s'appliquer très rapidement au domaine de l'imprimerie et de la diffusion de

l'information écrite. Les francophones exilés au sud de la frontière américaine ne tardèrent donc pas à entrer en contact avec les moyens formidables de traitement de l'information que sont pour l'époque la presse à imprimer, les machines à linotype et la salle de rédaction dans le sens moderne du terme.

Certes, un nombre non négligeable d'expatriés arrivés des campagnes québécoises ne pouvaient ni lire ni écrire. Suffisamment de Franco-Américains toutefois étaient issus des classes instruites et professionnelles pour que la question de la production d'une littérature en français se pose dès le début de la grande mouvance. Des prêtres et des membres des ordres religieux avaient en effet bientôt marché sur les pas des premiers ouvriers, organisant paroisses, écoles primaires bilingues et sociétés fraternelles. Des jeunes formés dans les collèges classiques du Québec, qui ne trouvaient pas facilement d'emploi dans leur région d'origine, comptèrent aussi parmi ceux qui n'hésitèrent pas à traverser le 45^e parallèle. Une classe commerçante francophone ou intéressée aux professions libérales émergea donc très vite dans toutes les villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Ce sont les membres de ce groupe qui prirent spontanément la plume, certains pour faire connaître les services qui s'offraient sur place à la population francophone, d'autres parce que le goût du littéraire était dans ce contexte la preuve d'une éducation supérieure. En ce sens, la littérature franco-américaine prit son envol approximativement vers 1840-1860, et elle fut avant tout au départ le produit d'une petite bourgeoisie qui aspirait à se démarquer sur le plan économique et social.

LA PRESSE

Première à émerger dans le creuset industriel des villes peuplées par les Franco-Américains, la presse de langue française connut partout un développement subit et considérable dès que suffisamment de lecteurs se trouvaient réunis en une seule localité. Il faut comprendre en effet que le journal allait constituer pendant très longtemps, en Nouvelle-Angleterre, le seul moyen pratique et peu coûteux de rejoindre un public francophone. La prolifération des activités culturelles, religieuses ou simplement commerciales en langue française stimula grandement l'appa-

rition de ces feuilles locales, qui au départ servaient de lien entre les éléments disparates d'une communauté en formation, et qui donnaient le plus souvent à lire la vie quotidienne dans ce qu'elle avait de plus prosaïque : réclames, événements paroissiaux et fêtes à caractère patriotique. En 1891, dans son ouvrage intitulé *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, le père Édouard Hamon mentionne déjà l'existence de onze journaux importants de langue française dans quatre États de la région.

Avec le XX^e siècle, cette presse francophone des premières heures de l'immigration se diversifia, s'approfondit et revêtit une couleur idéologique de survivance dans un milieu anglo-américain, ce qui allait la distinguer résolument de ses équivalents québécois. De grands débats marquèrent en effet les journaux de langue française en Nouvelle-Angleterre, comme la fidélité à une Église catholique américaine dominée par un clergé d'origine irlandaise, le maintien d'un réseau scolaire paroissial francophone et le soutien aux organisations fraternelles dites nationales. En 1913, dans son *Histoire de la race française aux États-Unis*, le père DMA Magnan recensait dans la république voisine au moins 30 journaux d'envergure publiés par des Québécois d'origine. En 1946, dans une étude intitulée *La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, sœur Mary-Carmel Therriault cite quant à elle 77 titres de presse. Pour la plupart, ceux-ci survécurent jusqu'aux années 1950, c'est-à-dire jusqu'à ce que la masse des Franco-Américains ait l'anglais comme langue principale de communication.

LA LITTÉRATURE

L'existence d'autant d'organes de presse francophones en Nouvelle-Angleterre allait être un formidable ferment pour la littérature franco-américaine proprement dite. Celle-ci se divise par ailleurs en trois périodes historiques assez distinctes, autant pour ce qui est des thèmes traités que de la sensibilité culturelle et politique de ses principaux artisans. Pendant longtemps, les gens qui écrivaient en français en Nouvelle-Angleterre étaient en majorité des natifs du Québec récemment immigrés outre frontière et restés fortement attachés à leur patrie d'origine. Pas très à l'aise en anglais et ayant conscience de participer à une vaste diaspora canadienne-française sur le plan géographique, ces littérateurs n'étaient pas vraiment pressés non plus d'établir des distinc-



Rémi Tremblay (1847-1926), auteur de l'ouvrage *Un revenant. Épisode de la guerre de Sécession*. (Rémi Tremblay, *Pierre qui roule. Souvenir d'un journaliste*. Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1923, 234 p.)



Louis Dantin (pseudonyme d'Eugène Seers) né à Beauharnois en 1865 et décédé à Boston en 1945. (Louis Dantin, *Textes choisis et présentés par Yves Garon*. Montréal, Fides, 1968, 96 p. Collection «Classiques canadiens»).

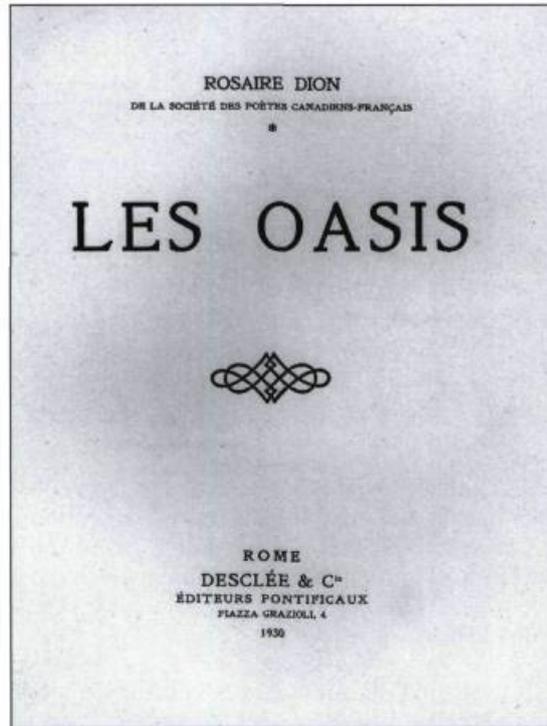
tions fines entre le Québec d'en haut et celui d'en bas. Ils participaient ainsi plus à un courant continental couvrant la moitié de l'Amérique du Nord qu'à une identité régionale spécifique, comme ce sera plus tard le cas des écrivains nés en Nouvelle-Angleterre.

Parmi les plus marquants des écrivains québécois expatriés en Nouvelle-Angleterre notons le signataire d'un roman emblématique, *Jeanne la fileuse*, paru en 1878 à Fall River, au Massachusetts, Honoré Beaugrand. Maire de Montréal de 1885 à 1886 et journaliste de métier, Beaugrand décrit dans cette œuvre de jeunesse le choc de l'industrialisation tel que vécu par un couple issu du Québec rural, et qui préfigure étonnamment tout un mouvement de société.

Le journalisme franco-américain toutefois allait plutôt devoir sa fondation à un natif de Saint-Hyacinthe, Ferdinand Gagnon, qui lançait *La Voix du peuple* à Manchester en 1869, puis en 1874 à Worcester, *Le Travailleur*. D'autres expatriés de cette époque s'illustrèrent dans les lettres, dont Rémi Tremblay, émigré en 1860 au Massachusetts avec ses parents, qui participa tout jeune comme soldat nordiste aux combats de la Guerre civile américaine. Il tira de ces expériences la matière d'un roman paru à Montréal en 1884, *Un revenant. Épisode de la guerre de Sécession aux États-Unis*.

Les deux écrivains franco-américains les plus remarquables qui aient émergé directement du terroir québécois, Louis Dantin et Henri d'Arles, firent carrière presque exclusivement comme poètes et furent chacun à leur manière des produits du clergé catholique. Prêtre né en 1870 à Arthabaska et émigré définitivement aux États-Unis en 1907, d'Arles incarna le sommet de la

déroule sur le sol américain. Certes, certains de ces littérateurs sont nés au Québec, mais l'esprit dans lequel ils produisent et les œuvres qu'ils donnent à lire n'ont plus la couleur de l'exil récent ou du déracinement douloureux. Avant tout, ils tentent d'établir et d'ancrer dans la pérennité un foyer de francophonie qui soit en étroite symbiose sans doute avec l'univers qué-

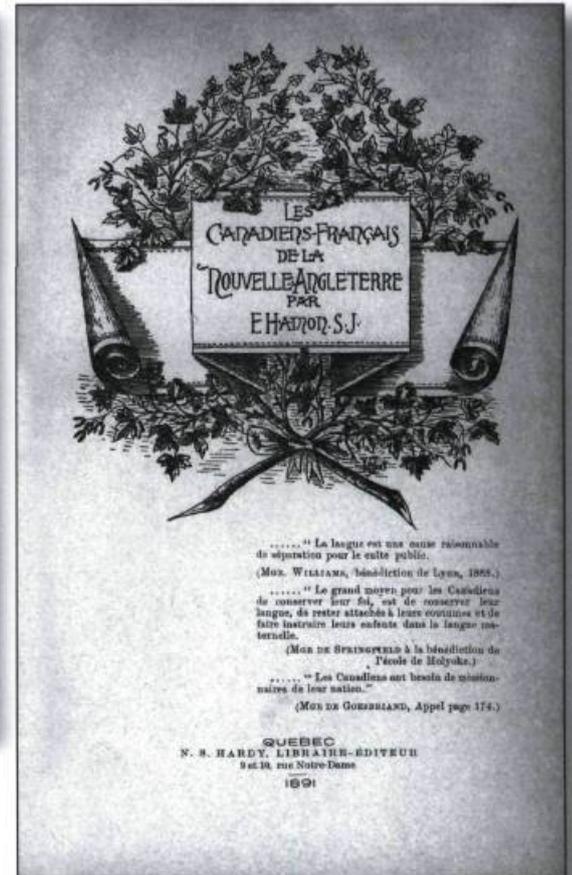


Rosaire Dion. Page couverture du livre *Les oasis*. Rome, Desclée, 1931, 132 p. (Archives de l'auteur).

Page couverture de l'ouvrage *Les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre*. E. Hamon. Québec, N.S. Hardy, 1891, 483 p. (Archives de l'auteur).

veine esthétique en littérature franco-américaine et fit de la rime savante un usage inégalé. Pendant que d'Arles mène une existence de presbytère toute tournée vers la contemplation mystique, Dantin quitte le sacerdoce en 1903 et s'exile volontairement à Boston, où il participe de très près au courant le plus avant-gardiste de la littérature francophone d'Amérique. Critique de renommée, écrivain iconoclaste, il représente sans doute ce que la Nouvelle-Angleterre a connu de plus audacieux et de plus créateur au niveau littéraire. Pendant plusieurs décennies, il correspondit avec de grands noms des lettres québécoises, dont Alfred Desrochers, et eut sur leur carrière une influence déterminante.

Jusque vers les années 1920, les littérateurs franco-américains avaient l'œil tourné vers le Québec. Vient ensuite un basculement majeur de perspective dû au fait que leur auditoire était maintenant composé principalement de francophones nés aux États-Unis, dont la masse ne se souciait que de loin en loin de leur patrie d'origine. Apparaissent alors des écrivains qui se définissent pour la première fois comme Franco-Américains et qui jugent que leur combat premier, comme francophones et comme citoyens, se



bécois, mais aussi autonome par rapport à lui. Ceci explique en bonne partie que l'essai historique et le pamphlet aient pris une grande place au cours cette période.

Au premier rang des intellectuels et des littérateurs en cet âge d'or de la francophonie en Nouvelle-Angleterre figure l'abbé Adrien Verrette, prêtre séculier rattaché au diocèse de Manchester, New Hampshire. Né aux États-Unis, en 1897, animateur de la vie culturelle de langue française pendant une cinquantaine d'années, Verrette rédigea une liste très longue de biographies, d'histoires de paroisse et de compilations historiques qui témoignent d'une vision de la Franco-Américanie comme foyer en soi de la vie française en Amérique. L'accompagnèrent à Manchester dans son cheminement deux écrivains qui se détachent nettement à l'époque, Adolphe Robert et Josaphat Benoît. Le premier, mutualiste de carrière à l'Association canado-américaine, publia entre autres à la fin de sa vie, en 1965, des mémoires intitulées *Souvenirs et portraits*, qui

évoquent avec beaucoup de sérénité le cheminement vers la maturité de son peuple. Benoît, maire de Manchester de 1944 à 1962, signa quant à lui en 1935 un ouvrage intitulé *L'âme franco-américaine*, qui constituait une interprétation historique et culturelle globale d'un siècle de présence québécoise en Nouvelle-Angleterre. Ces trois écrivains, entourés d'un milieu excep-

à Nashua, New Hampshire, en 1900 et qui reste sans doute le talent littéraire le plus remarquable éclo au sud du 45^e parallèle. La poésie de Dion-Lévesque fut primée de son vivant au Canada et dans plusieurs pays européens, sans compter sa traduction des vers de Walt Whitman et ses nombreuses contributions journalistiques.



La ville littéraire par excellence en Franco-Américanie, Manchester, New Hampshire, en 1927. Photographie Ulric Bourgeois. (Chambre de commerce de Manchester).

L'abbé Adrien Verrette en 1970. Il était alors curé de la paroisse Saint-Georges de Manchester, N.H. (*Paroisse Saint-Georges, Manchester, New Hampshire, 1966-1970*. 303 p.) (Archives de l'auteur).

tionnel sur le plan culturel et artistique, firent de la ville de Manchester le centre incontesté du rayonnement franco-américain en Amérique du Nord.

Sans doute servies par la place prépondérante que les ouvrières occupaient dans l'économie des familles franco-américaines, nombre de femmes connurent en Nouvelle-Angleterre du succès dans les lettres, dont Corinne Rocheleau-Rouleau, née à Worcester, Massachusetts, en 1881. Elle fit carrière comme journaliste, dramaturge et auteure de courtes scènes à saveur historique. Embrassèrent aussi ce métier la journaliste Yvonne Le Maître, née en 1876, qui écrivit abondamment pour la presse francophone de Lowell, et Camille Bissonnette, née en 1883, qui œuvra surtout pour *Le Messager* de Lewiston, où elle devait publier, en 1936, sous forme de feuilleton, un roman campé dans les usines textiles et intitulé : *Canuck*. Un survol de cette période ne saurait toutefois passer sous silence l'œuvre poétique de Rosaire Dion-Lévesque, né

EN LANGUE ANGLAISE

De grands bouleversements attendaient la Franco-Américanie au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, qui ouvrent une troisième étape dans le développement de sa littérature. Fait inconcevable pour les générations précédentes, des Franco-Américains allaient dorénavant préférer écrire et être publiés en langue anglaise, et vont chercher à se faire connaître à l'échelle de la culture dominante américaine. L'effervescence littéraire des décennies précédentes ne serait toutefois pas perdue pour autant, si l'on en juge par la moisson étonnante à plus d'un titre et fort peu connue au Québec qui surgit en anglais sur le terroir

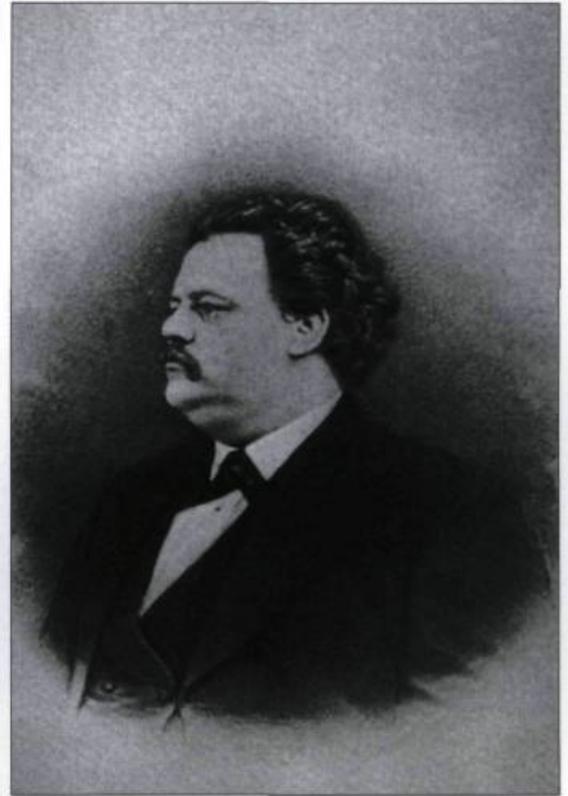


préparé par les premiers immigrants francophones. Ceci ne signifie pas par ailleurs que plus rien ne se publie en français en Nouvelle-Angleterre après 1960, comme le montre la parution en 1983 d'un roman de Robert Perreault intitulé *L'héritage* et l'œuvre poétique de Normand Dubé, de Paul-P. Chassé et de Claire Quintal, mais que les avancées décisives se font dorénavant dans la langue de Shakespeare. Et quelle mutation fulgurante lorsqu'on songe que leur héritier, né à Lowell en 1922, sera une des figures de proue de la *beat generation* et l'un des écrivains les plus célèbres du XX^e siècle américain : Ti-Jean Kérouac, mieux connu sous le nom de Jack Kerouac.



Atelier du quotidien français de Manchester *L'Avenir national*. Photographie anonyme, 1911. (Archives privées).

Depuis sa mort en 1969 et même avant, Jack ne cesse de fasciner un très large public. Paradoxe vivant, il incarne à la fois la grande tradition américaine de conquête des vastes espaces, qui passe par John Dos Passos et Ernest Hemingway, et l'enfermement ethnique du «Petit Canada» de Lowell. Parfaitement Franco-Américain dans *Visions of Gerard* (1963) ou dans *Dr. Sax* (1959), avec passages en langue française à l'appui, il devient le chantre de la contre-culture contestataire dans *On the Road* (1957) ou dans *The Dharma Bums* (1958). La redécouverte très récente des papiers personnels de Kerouac et de ses manuscrits non publiés risque d'accentuer encore plus ce choc des deux grands domaines de référence contradictoires qui caractérisent toute son œuvre, et elle fera sans doute mieux comprendre au public l'univers de sa petite enfance. Au cours des années 1960, plusieurs auteurs contemporains ont repris le flambeau de la littérature franco-américaine : certains en décrivant en anglais un certain milieu francophone d'origine,



Ferdinand Gagnon, vers 1885. (Ferdinand Gagnon. *Biographie, éloge funèbre, pages choisies*. Manchester, N.H., *L'Avenir national*, 1940, 279 p.

comme Gérard Robichaud, Robert Cormier, Clark Blaise, et David Plante; d'autres en se contentant comme Paul Theroux, Ernest Hebert et E. Annie Proulx d'être d'excellents écrivains américains. Parions que les ouvriers à ce chantier qui ne fait que débiter ne manqueront pas en ce siècle qui s'ouvre. ♦

Pour en savoir plus :

- Gabriel Nadeau. *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*. Manchester, N.H., Éditions Lafayette, 1948, 252 p.
- Richard Santerre (dir.). *Anthologie. Littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*. National Materials Development Center for French and Creole, Manchester, N.H., 1980-1981, 9 vol.
- François Roche (dir.). *Les Francos de la Nouvelle-Angleterre. Anthologie franco-américaine (XIX^e et XX^e siècle)*. LARC - Centre d'action culturelle, Le Creusot, France, 1981, 212 p.
- Maurice Poteet et Pierre Anctil (dir.). *Textes de l'exode. Recueil de textes sur l'émigration des Québécois aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècle)*. Montréal, Guérin littérature, 1987, 505 p.
- Pierre Anctil, Louis Dupont, Rémi Ferland et Eric Waddell (dir.). *Un homme grand. Jack Kerouac à la confluence des cultures*. Ottawa, Carleton University Press, 1990, 236 p.

Pierre Anctil est chercheur et réalisateur invité à Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, où il prépare pour le printemps 2002 une exposition sur le boulevard Saint-Laurent.